

# ADIEU

un film d'un mot

*Écrit et réalisé par*  
Manuela Morgaine

*Librement inspiré de l'étude philosophique de*  
Honoré de Balzac

# L'ÉQUIPE D'ADIEU

Production :	Image :
Mathieu Bompont - Utopie films	Sabine Lancelin
Stéphanie de Vandières - l'enfant sauvage parlant d'un seul mot :	Directrice de production :
Clotilde Courau	Marianne Nicole
Philippe de Sucey : Une proposition faite à Benoît Magimel	Musique originale :
Geneviève – la paysanne de bonté : Fleur Fitoussi	Philippe Langlois
Marquis d'Albon : Slimane Dazi	Costumes :
L'oncle de Stéphanie	Anne Brault & Flore Vauvillé
Le médecin	Décor :
Une centaine de figurants reconstitueurs pour figurer la bataille	Pierre –François Limbosch
Les chevaux	Montage :
	Lucile Latour
	Montage son :
	Colette Constantini
	Prise de son :
	David Chaulier
	Mixage son :
	Jean-Yves Pouyat
	Story board :
	Moussa Dazi

# SYNOPSIS

Juste après les guerres Napoléoniennes, leurs traumas, et la première apparition en France, à la même époque, des « enfants sauvages » sur lesquels des médecins tentent des expériences pour les civiliser.

Dans ce temps-là, une passion amoureuse parle et meurt avec ce seul mot : ADIEU.

Une femme est retrouvée en pleine forêt ne parlant qu'avec ce seul mot.

Son amant se met en tête, en reconstituant la bataille de la Bérézina pendant laquelle ils se sont dit Adieu, de lui rendre la raison.

Le film se déroule en deux faces, comme les deux faces d'un disque :

La face A est l'histoire de cette reconstitution de la bataille.

La face B le moment ou passés de l'autre côté du miroir, dans une sorte d'au-delà, ils sont devenus comme Orphée et Eurydice et évoluent sous la forme d'Ombres vivantes dans une grotte préhistorique suivis par une horde de chevaux.

# FACE A - ÉTÉ 1812

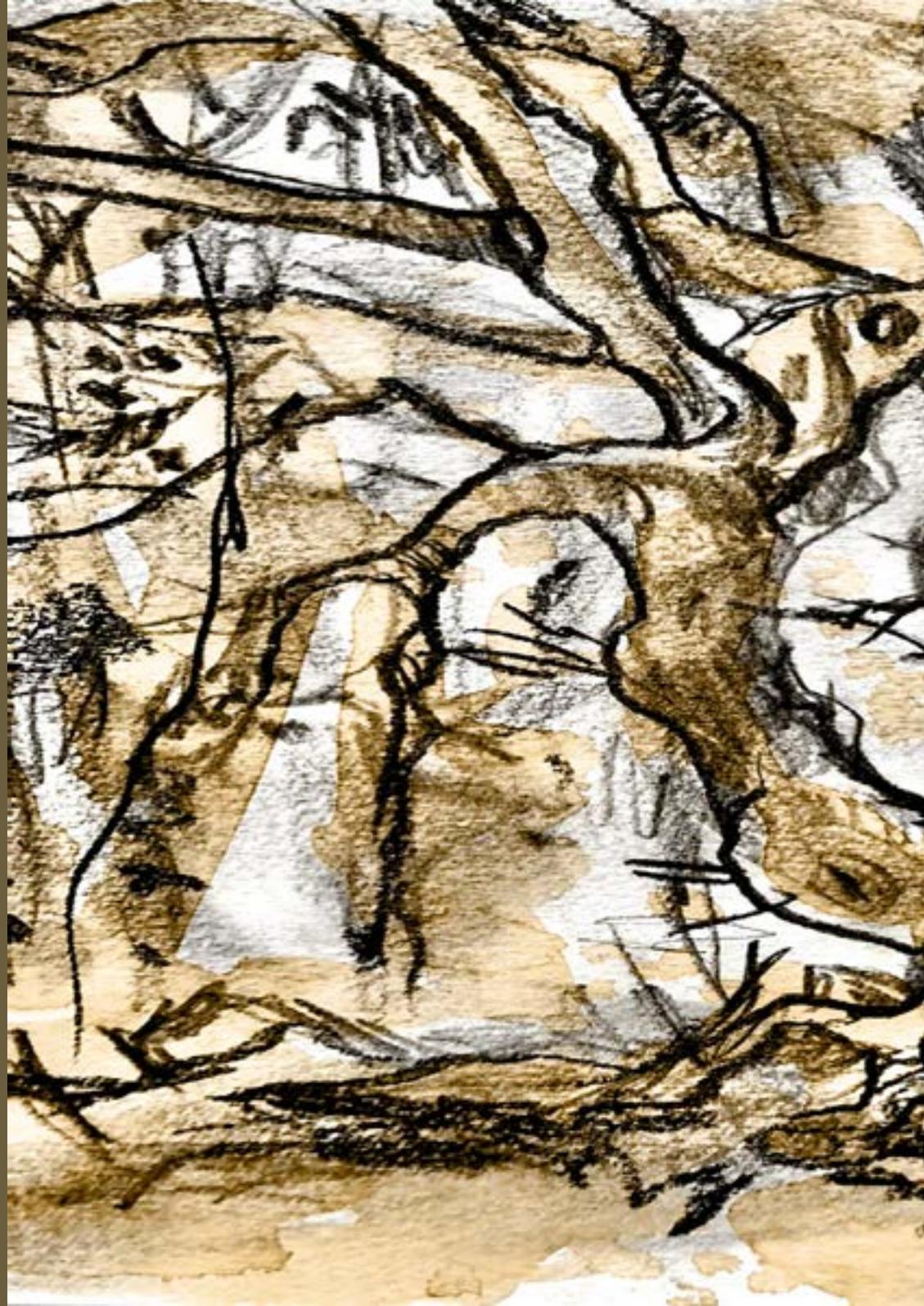
Une femme est retrouvée par deux chasseurs dans une forêt de France, sous un noyer, prononçant sans fin le seul mot « ADIEU ».

Elle est réduite à l'état sauvage, marche à quatre pattes, à moitié dénudée, pousse des petits cris d'animaux, ne reconnaît rien ni personne.

Elle est blanche comme la mort, semble désincarnée, le regard vide, suit les oiseaux, imite leurs cris, se jette aux pieds d'une paysanne, Geneviève, qui est sa seule complice, pour qu'elle lui peigne ses longs cheveux noirs avec un grand peigne en os, et alors gémit de plaisir.

Parfois prend un oiseau au vol, l'étouffe, le tue, puis le repose au pied d'un arbre, sans exprimer la moindre émotion.

Elle semble n'avoir pour passion que les morceaux de sucre qui, si on les lui donne, provoque en elle une tendresse et des yeux doux.





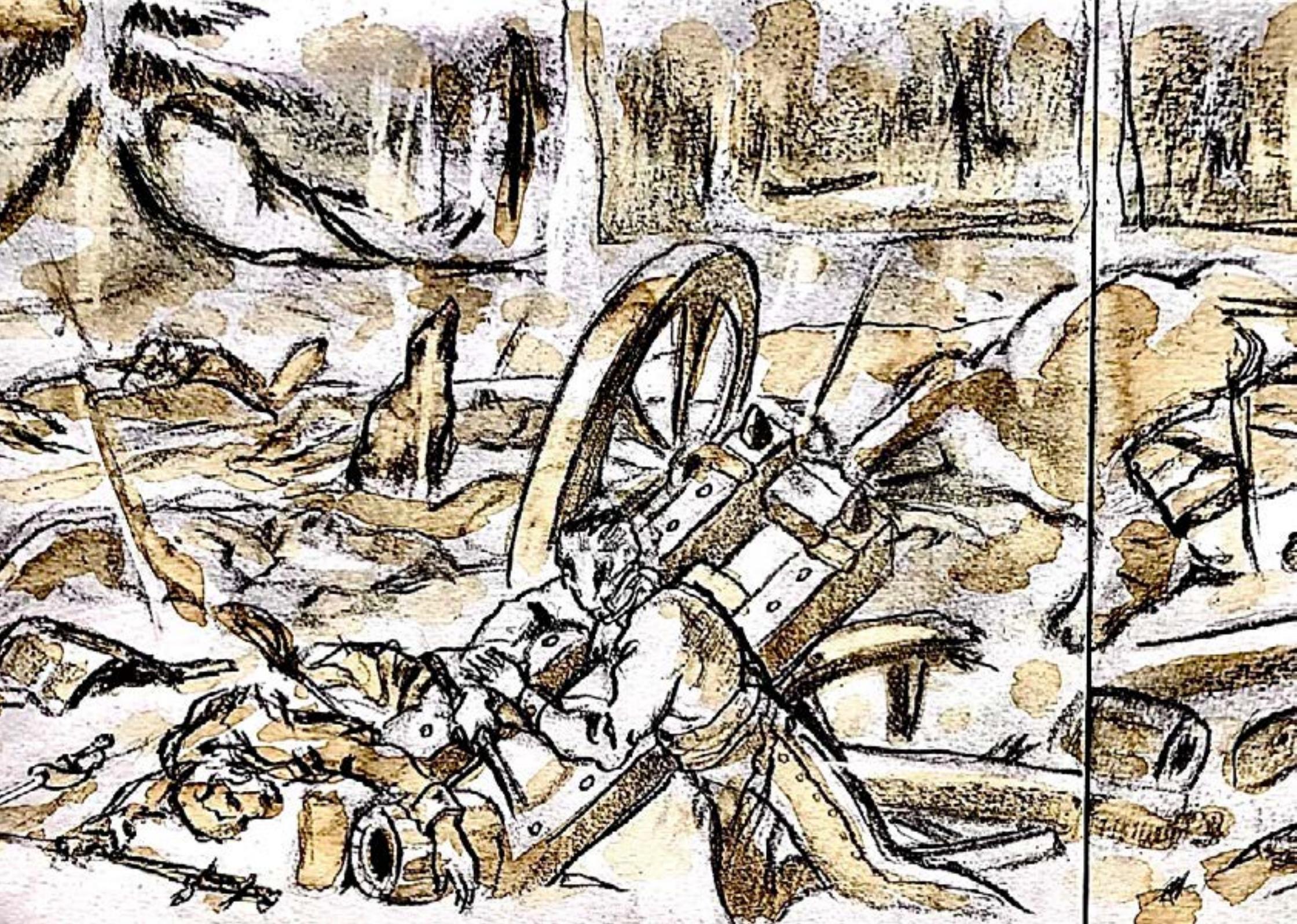
C'est ainsi que son oncle médecin l'a apprivoisée et la nourrit dans sa propriété, ancien Couvent des Bon-hommes.

Là est la grande forêt où elle passe tout le clair de son temps.

La créature « sauvage » celle qui court d'arbre en arbre, se balance de branche en branche comme un singe, est méconnaissable.

En elle on ne peut arriver à imaginer la vie de femme. Mais parce qu'elle ne parle qu'à travers le seul mot « d'ADIEU », l'un des deux chasseurs, le Baron Philippe de Sucey, d'un coup la reconnaît.

C'est la Comtesse Stéphanie de Vandières dont il a été l'amant pendant la Campagne de Russie en 1812.





## FLASH BACK - HIVER 1812

La bataille de la Bérézina. La comtesse Stéphanie de Vandières se retrouve avec le Général de Vandières, son mari, bien plus âgé qu'elle, dans un paysage de bataille effrayant.

Au cœur d'une tempête de neige ou les cadavres se confondent avec les branches, ou les soldats affamés mangent des chevaux qu'ils découpent de leurs vivants. La nuit, ils sont hébétés devant des grands feux tandis que des soldats dorment dans des carcasses de chevaux pour se protéger du froid.

Pour qu'elle échappe aux attaquants russes, au petit matin, son amant, le Baron Philippe de Sucey, la transporte elle et son mari dans une voiture, puis les hisse sur un radeau de fortune où se sont amassés des dizaines de soldats terrorisés qui tentent de rejoindre la rive. Ils quittent le rivage. Le radeau se renverse, la Bérézina emporte le Comte de Vandières. Un morceau de glace le décapite à l'instant où Stéphanie prononce le mot « ADIEU » à son amant resté sur le rivage.





L'oncle de Stéphanie, appelé le Médecin, raconte encore au Marquis d'Albon que la Comtesse est alors le jouet de l'armée, qu'elle subit tout un tas de sévices, puis est conduite dans des hôpitaux d'aliénés en Allemagne d'où elle s'échappe. Ses parents la croyant morte, se partagent sa succession.

On la retrouve alors nue, errante, affamée... Et puis lui, le Médecin, entend parler d'une sorte de « fille sauvage ». Sa curiosité scientifique le conduira à sa nièce qu'il ramènera dans sa propriété des Bonhommes.

C'est là qu'il prend soin d'elle depuis, jour après jour. Philippe de Sucy entend ce récit rapporté par son ami et ne doute plus un instant qu'il peut sauver Stéphanie de la folie.

Selon lui, Stéphanie va retrouver la raison dès l'instant qu'elle le reconnaîtra. Il est le seul, lui à qui elle a dit « Adieu » à pouvoir la guérir. Chaque jour, il se rend aux Bonhommes. Il tente de l'appivoiser avec du sucre. Petit à petit elle se rapproche, puis vient à lui.

Et quand il perçoit enfin dans ses yeux une once de rai-

son, quand il croit la voir redevenir femme et qu'il sent son amour parce qu'elle est assise sur ses genoux, l'entoure, le caresse, l'embrasse avec ardeur, lui enlève son chapeau, joue avec ses gants, se frotte contre lui, il comprend que ce n'est que pour voler du sucre dans ses poches, qu'elle est un animal qui vient chercher et dérober avec ruse sa nourriture.

Le Baron Philippe de Sucey décide de faire reconstituer la bataille de la Bérézina sur les terres de sa propriété.

Pendant des mois il fait creuser ses terres, afin de construire une rivière, puis attend l'hiver pour qu'elle gèle, engage des figurants, fait venir des costumes usés, qu'il fait tremper de boue, du sang des animaux, et de neige, veut que le terrain soit à l'identique, fait préparer des montagnes de bûches pour enflammer, fait venir des chevaux morts, des canons... il faut que la bataille soit à l'identique.

Il rassemble ses souvenirs les plus effrayants, ceux qu'il avait enfoui en lui durant toutes ces années.

Ils sont si vivants qu'il parvient à faire refaire tant de









fois la forme du radeau de fortune où le dernier mot fut prononcé, attend que la glace se forme dans les sillons de la fausse rivière... et trouve une voiture à l'identique de celle qui transporta le Comte et la Comtesse cette nuit de novembre 1812.

Une nuit il part pour le Couvent des Bonhommes et avec la complicité du médecin, l'oncle qui ne peut plus s'opposer à la réalisation de toute cette mise en scène, Stéphanie est endormie à l'opium, et transportée dans la voiture jusqu'à cette fausse terre de Sibérie.

Endormie, Philippe l'installe sur le radeau, là où elle se trouvait quand elle prononça son premier « Adieu ».

Tout est en place, tout est reconnaissable, tout est à l'identique.

Lorsque le souvenir est vivant, et que Stéphanie s'éveille, Philippe fait allumer les feux, demande aux mille paysans figurants de pousser une clameur et actionne le mouvement du radeau, juste avant qu'il ne bascule vers la rivière.



Lui se place là devant, à même distance d'où il se trouvait pendant la bataille de la Bérézina, le 29 novembre 1812, regarde Stéphanie droit dans les yeux et l'appelle. Stéphanie lui répond. Elle a maintenant son visage, celui qu'il avait laissé là sur le radeau...





## FACE B



C'est le dernier plan du film, un plan séquence d'une quinzaine de minutes. Une fois ramenée à la raison, par la magie de la reconstitution de la bataille de la Bérézina, Stéphanie précède Philippe telle Eurydice suivie d'Orphée. Ils sont à l'intérieur d'une grotte préhistorique et ils ont traversé le couloir du temps jusqu'à aujourd'hui. Ils sont seuls au tout début et plus ils avancent et plus ils sont accompagnés de la horde des chevaux. C'est comme une transhumance.

Cette séquence est entièrement musicale, percussive. Il faut retrouver dans cette séquence finale, l'ambiance primitive de la première séquence du film, dans la forêt, la scène de chasse. Il ne s'agira pas d'animer la grotte, mais de donner à ses fresques le même statut que celui des acteurs et des animaux réels, d'être vraiment dans une dimension de tableaux vivants.

Vision d'un monde Préhistorique, on voit très clairement les fresques sur lesquelles se projettent leurs ombres. De l'Histoire, ils sont « échappés » ... et nous guident vers le secret de ce qui se poursuit après nous, et qui tous, profondément nous hante.

# SCENARIO

Note préliminaire : ADIEU est l'histoire d'un mot figé en travers d'une gorge. Toute son histoire tient dans l'échologie de ce seul mot prononcé.

La Comtesse Stéphanie de Vandières ne s'exprime, du début à la fin qu'à travers cette interjection « Adieu ! », ou en cris d'animaux, gémissements, ronronnements, soupirs, halètements. L'écriture de tout ce qui l'entoure, comme de tous les autres personnages sera essentiellement une succession de récits et de visions. Le passage de cette littérature au cinéma consistera à accentuer la variation des deux versions de la bataille, à marquer deux temps du récit, à évoquer les chaînons manquants à Philippe de Sucey pour tenter de faire le lien entre la comtesse, la femme qui lui a dit « Adieu » fut un temps, et la créature sauvage donnée pour folle qui au temps présent mange du sucre dans sa main en sautant d'arbre en arbre.

Pour cela les seuls « dialogues » ou mots dits conservés, sont ceux écrits par Balzac lui-même et qui sont reproduits dans les séquences dialoguées. Sinon ADIEU est une succession de séquences quasi muettes. C'est le sens même du film, ce mutisme.

Il existe des films qui ne parlent pas tout haut, mais dont l'écriture, les mots peintres, sont la matrice essentielle. ADIEU parlera, dans la hantise de ses images, par saccades d'interjections, d'exclamations, de percussions, lyrique, dans un paysage mental et topographique fait de limons, de mémoires, de contrastes et d'indélébiles impressions.

Les personnages sont des corps vivants, avant tout. Pour cela ce n'est pas la forme d'un scénario classique et cela ne peut l'être.



« Mais pourquoi ne parle-t-elle pas ? » - Alceste, Euripide.



# FACE A

## 1- EXT. JOUR UNE FORÊT

Une forêt épaisse, c'est un tout début d'automne, avec ses couleurs de feu.

Une enfilade d'arbres puis les écorces de tout près.

On entend le son des oiseaux et des pas qui courent, s'arrêtent.

C'est lancinant et répétitif : le son d'une respiration haletante, humaine et à la fois animale.

La caméra subjective court, s'arrête.

C'est un long moment qui embrasse la forêt entière, comme à travers un regard hagard, de long en large, de bas en haut.



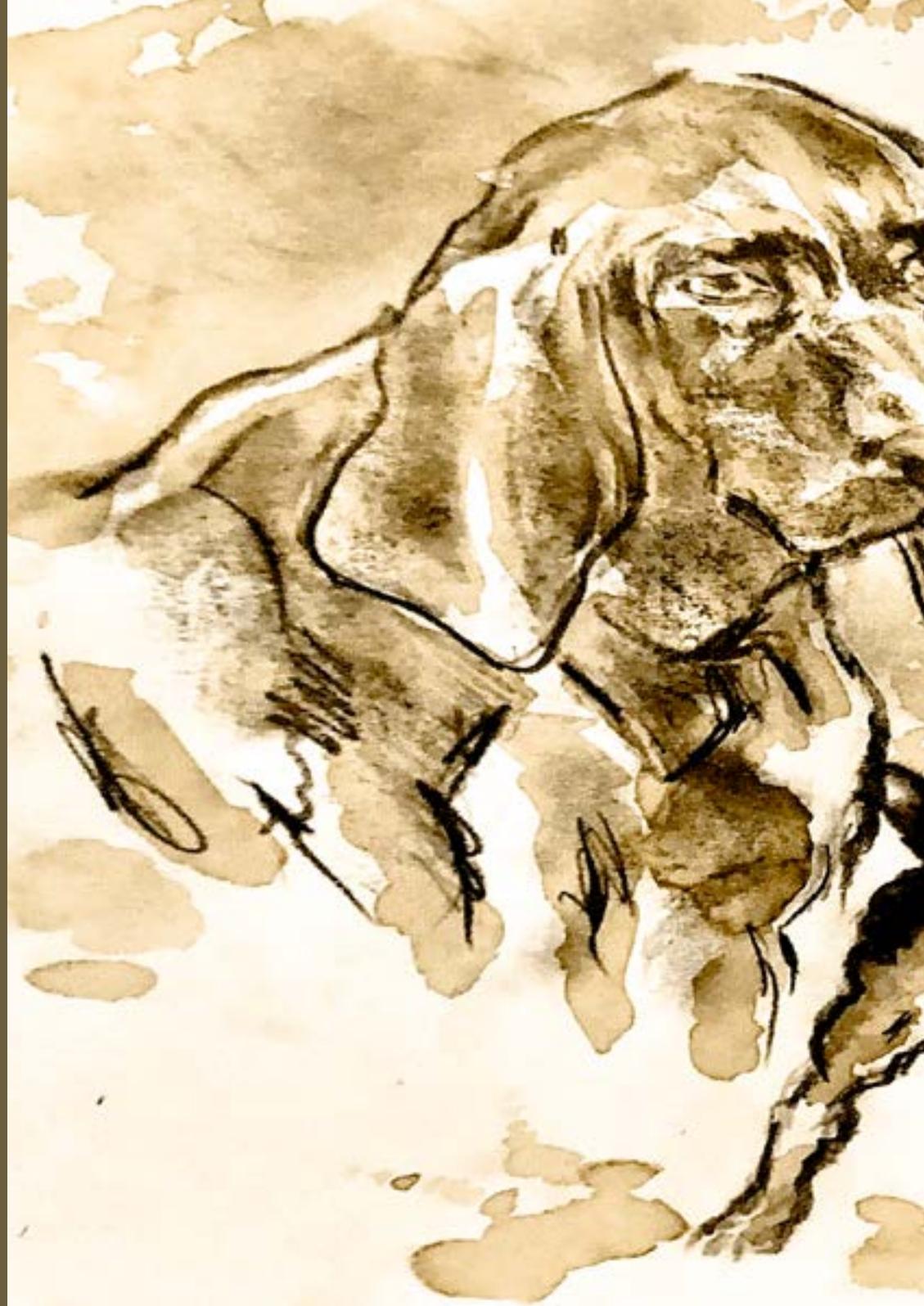
Jusqu'à ce que la caméra grimpe le long d'un arbre et se fige. C'est un noyer.

Il est ausculté en très gros plan, on voit ses nœuds, ses branches, ses noix, de bas en haut, lentement, jusqu'au sommet.

C'est une vision de tout le paysage du dessus, depuis la cime du noyer.

Souffles et sons de feuilles d'automne piétinées. Tambours au loin, une réminiscence.

Leur rythme est comme ralenti, déformé.





# 1830

## 2- EXT. JOUR- LES CHIENS, LES CHASSEURS

En plongée, depuis l'arbre, une horde de chiens de chasse courent guidés par le gibier.

C'est un défilé continu, les chiens, dans leur vitesse, ne forment plus qu'une ligne abstraite, une guirlande de fourrures.

Sons de halètements et aboiements.

Au loin le galop de chevaux.

Deux chevaux arrivent et se figent, cherchent à suivre la piste des chiens.

Ce sont deux chasseurs.





« Au loin le galop de chevaux... »



« C'est un défilé continu, les  
ne forment plus qu'une ligne  
de fourrures. Sons de hal



es chiens, dans leur vitesse,  
ne abstraite, une guirlande  
tements et aboiements... »



« On n'entend p



plus les chiens mais un petit halètement et des sortes de grognements qui arrivent du haut de l'arbre.

On ne voit encore que leurs chevaux et leurs pieds aux étriers.

Ils sont à l'arrêt et écoutent les sons de la forêt.

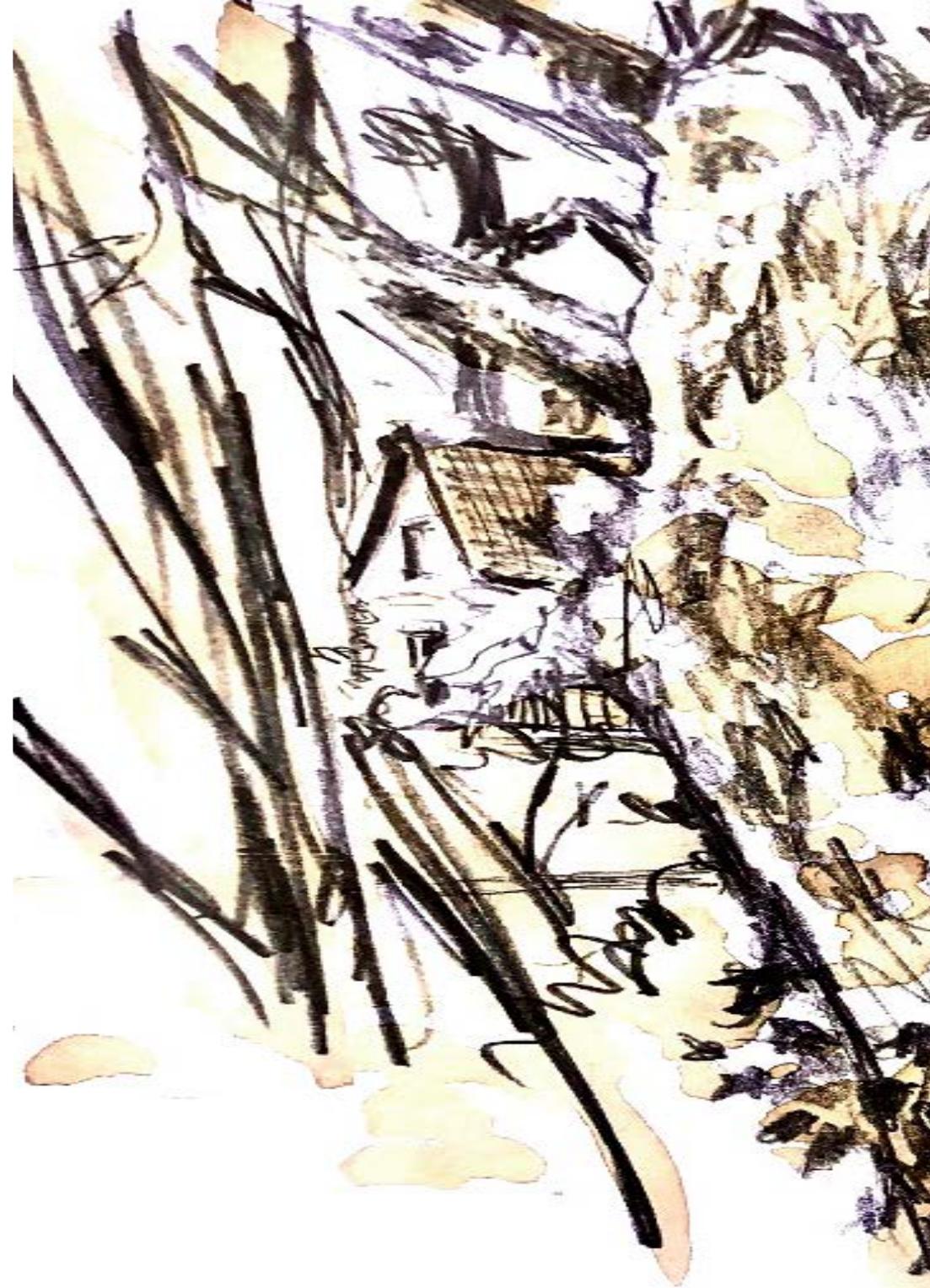
Ils tombent sur une maison abandonnée LES BONSHOMMES, un ancien couvent qu'on distingue à peine entre les arbres.

Mais il y a bien une demeure là, et des vies qui y logent.

Des sons de vie humaine et animale se font entendre.

Il y a là aussi une infinie variété d'arbres, tant d'arbres fruitiers.

Cela apparaît comme un paradis avec des clairières, après le gouffre de la forêt épaisse dans laquelle ils étaient perdus.







« Ils tombent »



ent sur une maison abandonnée, LES BONSHOMMES, un ancien couvent qu'on distingue à peine... »

### 3- EXT. TOMBÉE DU SOLEIL ENFANT SAUVAGE

Le visage des chasseurs. L'un des deux est le Baron Philippe de Sucey. De profil, il a le visage d'une médaille. Imposant, il regarde longuement la cime de l'arbre, cherche d'où viennent les mouvements, les sons.

Son corps, comme ses regards interrogent. Gros plan sur son visage qui scrute l'arbre, à l'affût du moindre mouvement.

Une pluie de noix tombe de l'arbre. Philippe et le Marquis se protègent.

Au même moment on entend des branches qui craquent.

Une silhouette escalade les branches, se balance, se frotte, glisse le long du tronc, se rattrape tout en poussant des petits cris d'animal sauvage.

Le halètement est très présent maintenant.

C'est celui d'une femme. Elle est en haillons. On ne distingue que des morceaux de son corps et ses cheveux très longs.





« Elle est en haillons. On ne distingue que des morceaux de son corps et ses cheveux longs. Elle est à moitié dénudée. On ne voit pas son visage. »





Elle est à moitié dénudée.

On ne voit pas son visage caché par ses cheveux et couvert de terre et de brindilles.

Elle descend petit à petit du noyer, par saccades de gestes malhabiles. Jusqu'à arriver au sol.

Dès qu'elle voit les chasseurs elle fuit en poussant des petits cris. Elle marche à quatre pattes, rampe, se lève de temps à autre, retombe au sol, se relève, halète fort.

Son regard est vide. Elle ne voit rien ni personne. Pourtant elle semble terrorisée.

A un moment, debout elle s'immobilise, ses cheveux ne recouvrent plus son visage.

Elle tient beaucoup de noix dans chaque main, les cache derrière son dos, comme un trésor.

A ce moment-là, elle entend un oiseau et imite son cri à la perfection. Et se met à courir derrière lui en poussant des cris perçants.

### 3- EXT. ENTRE CHIEN ET LOUP – L'ENFANT SAUVAGE ET GENEVIÈVE

Comme un fantôme, créature diaphane, la femme saute sur une branche de pommier, mange des fruits, se laisse tomber à terre comme une bête, roule sur le gazon, s'allonge immobile puis marche à quatre pattes à la manière d'un chien. Pousse un cri douloureux. Et simultanément un cri joyeux, sans aucune expression du visage.

Se dresse sur ses pieds. Puis court plus loin vers Geneviève la paysanne, simple et un tant soit peu hébétée, au sourire constant, inexpressif.

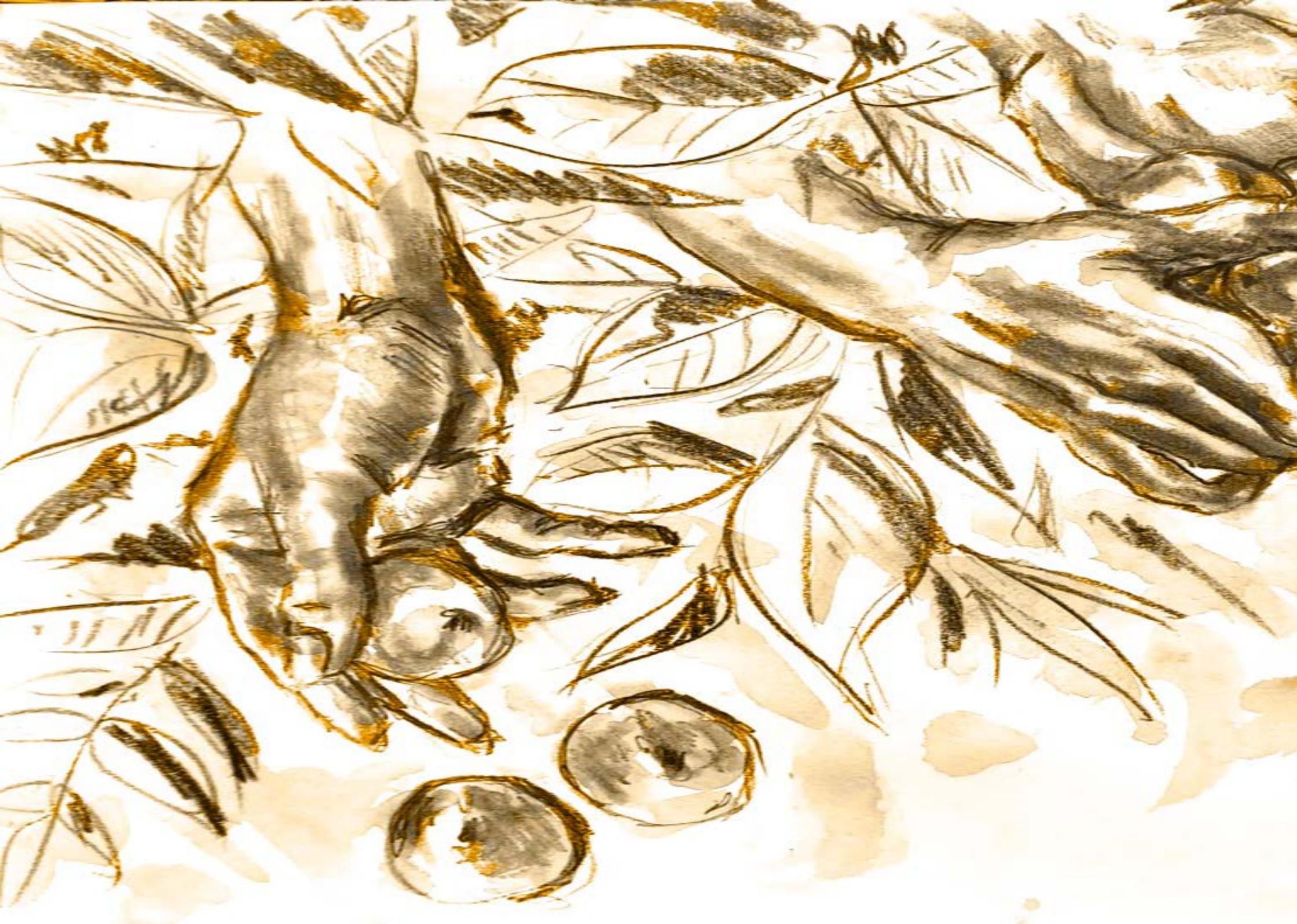
Geneviève garde des vaches, et la créature, sa seule amie, arrache des paquets d'herbe fraîche et les met directement dans le muflle humide des vaches reconnaissantes. La femme va et vient.

Court vers Geneviève, arrache de tous ses dix doigts tout ce qui pousse comme herbe à ses pieds, et à nouveau offre ces touffes d'herbes aux vaches.





« Une pluie de noix tombe de l'arbre. »





Il semble que ce soit un ballet quotidien, que cela fait partie d'une sorte de circuit que Geneviève et les vaches reconnaissent et apprécient.

Les deux hommes, de loin, encore invisibles, sans un mot, regardent la scène, interloqués.

Elle, Geneviève, la paysanne attend sa protégée sur un banc avec un grand peigne en os.

Alors la femme interrompt sa danse, oublie l'herbe à donner continuellement aux vaches, et comme un animal domestique venant obéir à son maître, vient se prosterner entre les jambes de la paysanne.

Elle est en nage, accroupie au sol, tête baissée. Geneviève alors prend un à un ses cheveux et la peigne lentement, longuement. La femme ne bouge pas, pousse des petits gémissements, comme de plaisir.

Lorsqu'elle relève la tête, elle a deux longues tresses de part et d'autre des épaules.

Son visage est enfin distinct. D'une pâleur effrayante, les yeux vides. Mais le visage, le corps des hommes, toujours caché derrière les branches des arbres.

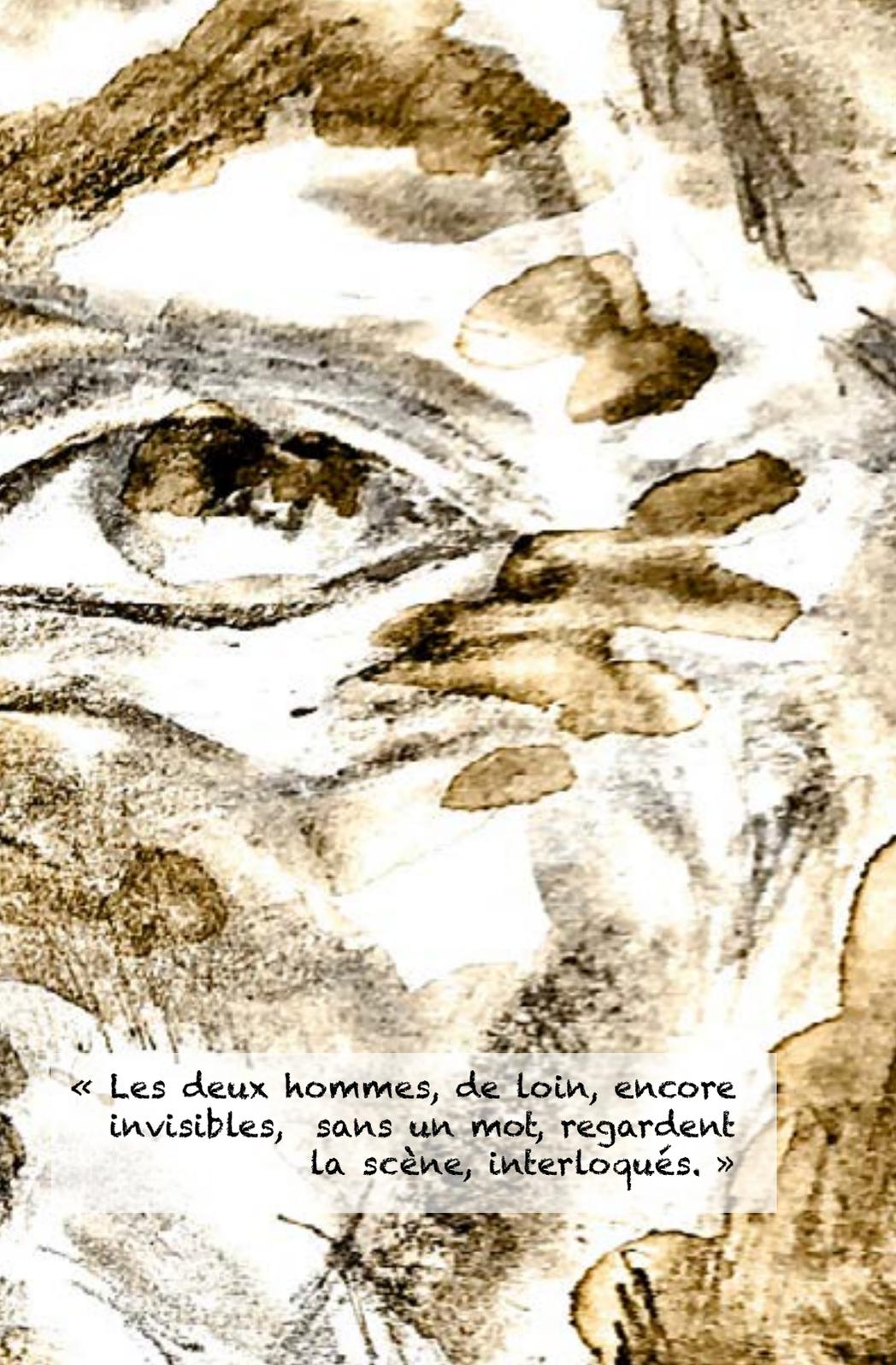












« Les deux hommes, de loin, encore invisibles, sans un mot, regardent la scène, interloqués. »

Elle ne peut les voir. On voit de très près la stupéfaction qui dessine si grands leurs yeux, leurs bouches.

Geneviève reprend son chemin des vaches, disparaît.

La créature ainsi parée de ses nattes s'élançe.

Va vers une nappe d'eau, se débarrasse de son soulier, puisque l'autre pied est nu, trempe son pied blanc. Joue au bord du bassin, plonge ses cheveux puis regarde s'égoutter ses tresses.

L'eau dégouline sur le peu de vêtements clairs et largement déchirés.

Peu à peu l'eau plaque les minces haillons sur son corps svelte et découvre peu à peu ses seins, son ventre, son sexe. Sa nudité affleure, le regard des hommes cachés le visage entre les branches des arbres en est troublé.

Pourtant, juste là le long de son corps, c'est une femme entièrement désincarnée, le regard vide, habité par la présence d'un monde invisible à nos yeux.



« Philippe de Sucey



« Adieu ! »  
s'évanouit dès l'instant qu'il entend ce mot.  
»

## 5- EXT. ENTRE CHIEN ET LOUP – LA TERREUR.

Le regard troublé des hommes se transforme en regard horrifié.

MARQUIS D'ALBON : Cette femme est folle !

Comme si la créature avait perçue une présence, et pourtant sans les voir, elle crie, face à eux.

STÉPHANIE : Adieu !

Philippe de Sucy s'évanouit dès l'instant qu'il entend ce mot. Il est étendu de tout son long sur le sol, comme mort, et tout à coup, son visage a la même pâleur que la créature fantomatique qui est apparue sous ses yeux.

Le ciel, auparavant orangé, rosé dégagé, clair, est couvert, noir, comme enfumé. Le paysage jusque-là très en couleurs tire vers les gris.

Depuis qu'elle a prononcé le mot « Adieu » on entend de plus en plus fort des sons de tambours militaires.

Les sons de la nature présente se sont effacés.

Le Marquis d'Albon tire alors un coup de fusil.

LE MARQUIS D'ALBON : Au secours !

Au son du coup de fusil, la femme s'enfuit à la vitesse d'une biche en poussant de grands cris terrorisés dans la forêt.

Le Marquis tente de réanimer son ami à grandes claques en l'appelant très fort et à plusieurs reprises.

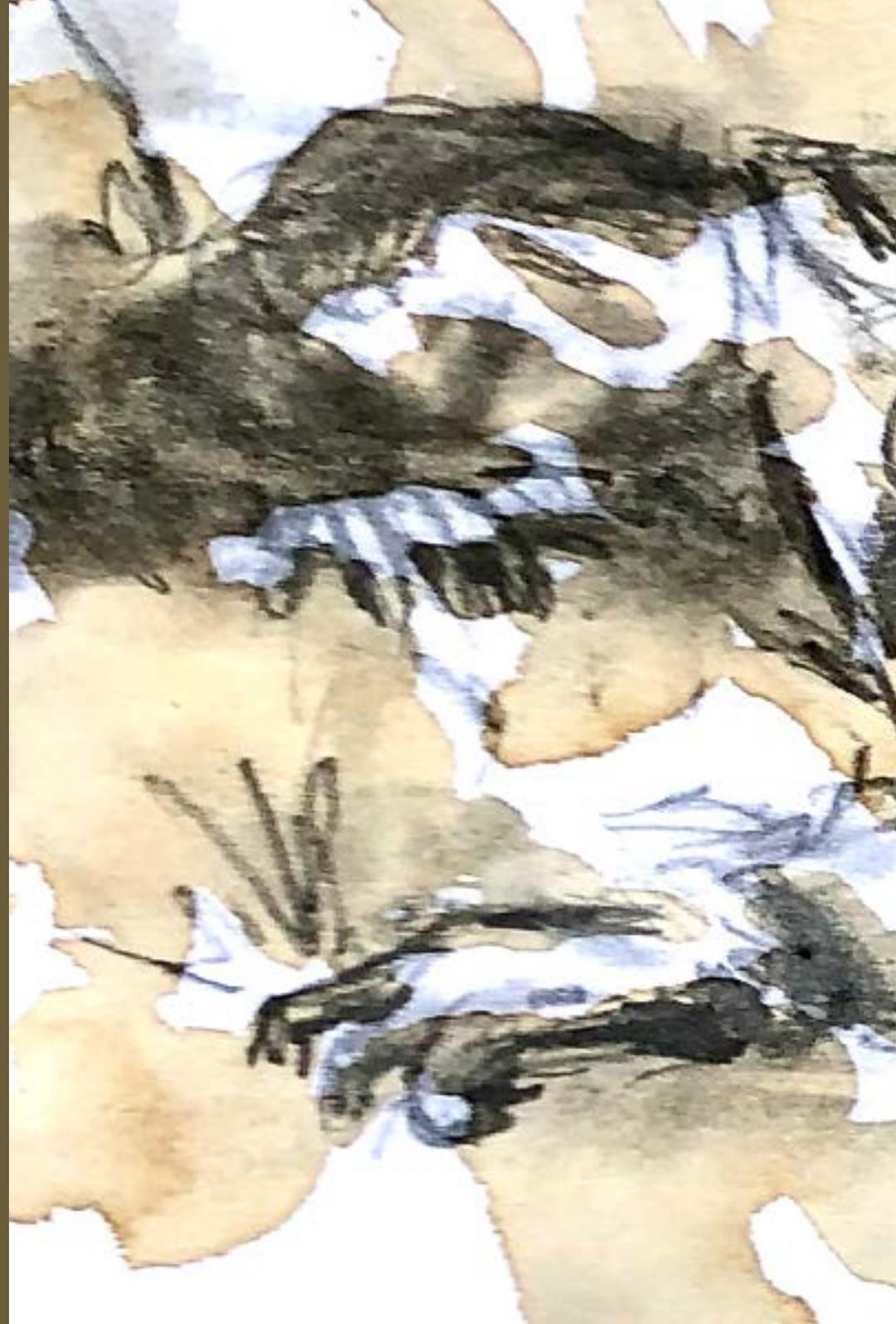
LE MARQUIS D'ALBON : Philippe ! Philippe ! Philippe !  
Philippe !

PHILIPPE (revient lentement à lui) : C'est elle ! Ah morte  
et vivante ! vivante et folle !

J'ai cru que j'allais mourir !

6- INTÉRIEUR SOIR – UNE CHAMBRE CHEZ  
LE MARQUIS D'ALBON

Philippe de Sucey est couché dans un lit. Il reçoit la visite







« Philippe de Sucey est couché dans un lit. Il reçoit la visite du médecin du bourg. Lentement le médecin l'examine. »



du médecin du bourg. Lentement le médecin l'examine.

De très près on voit la pâleur du visage, la torpeur, le désespoir profond. Spectral, les yeux hébétés, la bouche entrouverte.

On le sent figé dans une catatonie, comme s'il avait été pétrifié par quelque vision d'horreur.

Seule sa tête sort du drap. Il a le visage d'un décapité.

On entend toujours, très au loin, des roulements de tambour en même temps que les sons réels du présent, dans la chambre et à l'extérieur de la propriété.

A la lumière des bougies, une pénombre accentue les ombres, dramatise l'expression de son visage.

LE MÉDECIN (en sortant) : Du repos. Rien d'autre. Du repos. Votre ami est sous le choc, mais quel choc ? Il n'en dit rien.

Tentez de le faire parler, ou d'en savoir plus.





## 7- EXT. JOUR – COUVENT DES BONHOMMES

Le Marquis d'Albon se rend à cheval au Couvent des Bonhommes. Il traverse la forêt épaisse que l'on reconnaît. Pas une âme qui vive à l'extérieur, ni Geneviève, ni les vaches. Ni la créature insensée.

Le ciel d'été est à nouveau là, le chant des oiseaux, le vent bruisse dans les feuilles des arbres. La nature est intouchée.

Il s'approche du noyer, là où la femme leur était apparue la première fois. Puis s'avance vers la demeure. Là un homme d'un certain âge, l'accueille sur le pas de la porte. C'est un homme qui ne dit pas son nom.

L'ONCLE : Monsieur, est-ce vous qui avez tiré ce coup de feu ?

LE MARQUIS D'ALBON : Oui

L'ONCLE : Vous avez failli tuer ma nièce Stéphanie avec le bruit de la détonation du coup de fusil ! Pourquoi avez-vous tiré ainsi ?





LE MARQUIS D'ALBON : Mon ami, entendant celle qui doit être votre nièce, prononcer « Adieu », d'un coup, s'est évanoui. Un instant, je l'ai cru mort. J'ai tiré pour appeler à l'aide.

L'ONCLE : Serait-ce le baron Philippe de Sucey ? Est-il allé en Russie au passage de la Bérézina ?

LE MARQUIS D'ALBON : Oui, il a été pris par les Cosaques et il est revenu depuis un an.

Entendant cette réponse l'homme sans nom prend d'Albon dans ses bras et pleure. Cette étreinte est profonde. L'homme semble avoir attendu ce moment depuis longtemps. Il fait entrer d'Albon.

L'ONCLE : Regardez, voilà toute l'histoire.

7- EXT FIN DU JOUR – LA GUERRE DE 1812  
PAYSAGE DE SIBÉRIE, RIVIÈRE LA BÉRÉZINA.

C'est l'hiver le plus rigoureux, en Sibérie. Environ moins trente degrés. Tout est recouvert de neige.

La bataille de la Bérézina bat son plein. Les troupes Napoléoniennes sont déployées à quelques pas de la rivière marécageuse de la Bérézina.





Des roulements de tambours, des coups de canons.

Une première vision, celle d'une montagne de soldats morts de froid, de fatigue et de faim dans la neige qui empêche le passage de la Bérézina. Des corps fossilisés.

Le colonel Philippe de Sucey est à cheval et avance lentement dans ce paysage de désolation. Il lutte contre le froid, est épuisé.

Des soldats affamés se jettent sur lui, lui arrache sa bête et la tue, la dépèce encore vivante sous ses yeux. Une scène d'une violence inouïe, le spectacle inhumain d'une dévoration.

Alors Philippe avance sans forces, contre un vent qui lui glace les os, vomit dans la neige, tombe, se relève, avance encore pour rejoindre celle qu'il était venu chercher et mettre à l'abri.

Devant lui, des brasiers géants où sont assis les survivants. Il va d'un feu à un autre.

Et encore des corps fossiles dans la neige, des carcasses de chevaux. En plein jour le ciel est blanc de froid et noir de fumée.

Philippe avance de plus en plus lentement, arrive devant un attelage renversé qui sert de brasier pour réchauffer les soldats.

Là il voit enfin le Comte de Vandières, un homme bien plus âgé que sa jeune épouse, la Comtesse Stéphanie de Vandières, il le voit assis hébété devant un feu près de sa jeune femme.

Stéphanie est méconnaissable. Elle est emmitouflée dans un tas de vêtements qu'elle a sans doute pris sur le corps de soldats morts, pour se réchauffer.

On ne distingue plus que ses yeux. Son corps entier est une montagne de tissus de boue, amoncelés.

Stéphanie montre à Philippe l'attelage qui brûle.

Et puis elle désigne les soldats assis autour du feu. Philippe comprend que ses propres soldats se sont transformés en pilleurs et ont fait brûler leur voiture pour se chauffer.

De très près, ce sont des tableaux de visages et de corps recouverts de boue et de neige. Et des survivants en montagnes de haillons.





Une des visions : deux soldats qui dorment blottis l'un contre l'autre dans la carcasse d'un cheval, se protégeant du vent et du froid.

Et puis là tout près, d'autres soldats, ceux qui lui ont arraché sa jument et la mangent tous ensemble, une trentaine d'hommes qui dévorent un animal encore chaud, plongent leurs mains dans ses entrailles, et s'en repaissent. Puis, tous, d'épuisement, dans la nuit s'endorment autour du feu.

Au milieu de leur sommeil vers quatre heures du matin, un incendie dévastateur les entoure.

#### 8- EXT PETIT MATIN – LA FUITE

Philippe soulève Stéphanie. Ils sont amants. Cela saute au visage à cet instant-là. Un aide de camp soulève le vieux Général, le Comte.

PHILIPPE (voyant une voiture) : Madame nous sommes sauvés !

STÉPHANIE (en tombant de fatigue) : Sauvés...

Ils prennent alors une voiture pour s'enfuir mais la voiture





se renverse. Stéphanie se déshabille en partie. La montagne des vêtements entassés l'empêche de se mouvoir. Il faut qu'elle puisse, avec Philippe, s'échapper.

STÉPHANIE : Philippe où sommes-nous ?

PHILIPPE : A cinq cent pas du pont. Nous allons passer la Bérézina.

De l'autre côté de la rivière, Stéphanie, je ne vous tournerai plus, je vous laisserai dormir, nous serons en sûreté.

Les Russes débarquent à la vitesse du feu. Coups de canons, des corps et des corps volent encore en éclats.

Une grande partie des soldats se réfugient sur le pont qui s'effondre avec tout le poids de ce monde dessus.

Alors ce n'est plus dans la neige que l'on voit les cadavres des hommes et des chevaux, mais dans la rivière de la Bérézina.

Les soldats sautent sur la Bérézina de glaçon en glaçon.





## 9- EXT JOUR – LE RADEAU

PHILIPPE : Construisons un radeau !

Tous vont chercher des morceaux de bois qui appartiennent au pont écroulé. Ils les rassemblent pour construire le radeau.

La Comtesse fait des nœuds avec les cordages pour assembler les bouts de bois.

Le vieux Général de Vandières est assis sur le rivage, toujours hébété.

Dès que le radeau est construit, tous se jettent dessus comme des brutes, pour sauver leurs vies.

C'est une sorte d'Arche de Noé où des dizaines de corps convulsés de fatigue, de peur, de faim et de froid, sont amoncelés.

Philippe installe la Comtesse puis le Comte sur le radeau en poussant les soldats.

Le Comte de Vandières ne trouve de place que sur le bord du radeau.

STÉPHANIE : Mourir avec toi !

Stéphanie tient la main de son amant, se jette sur lui et l'embrasse dans une horrible étreinte.

STÉPHANIE : Adieu !

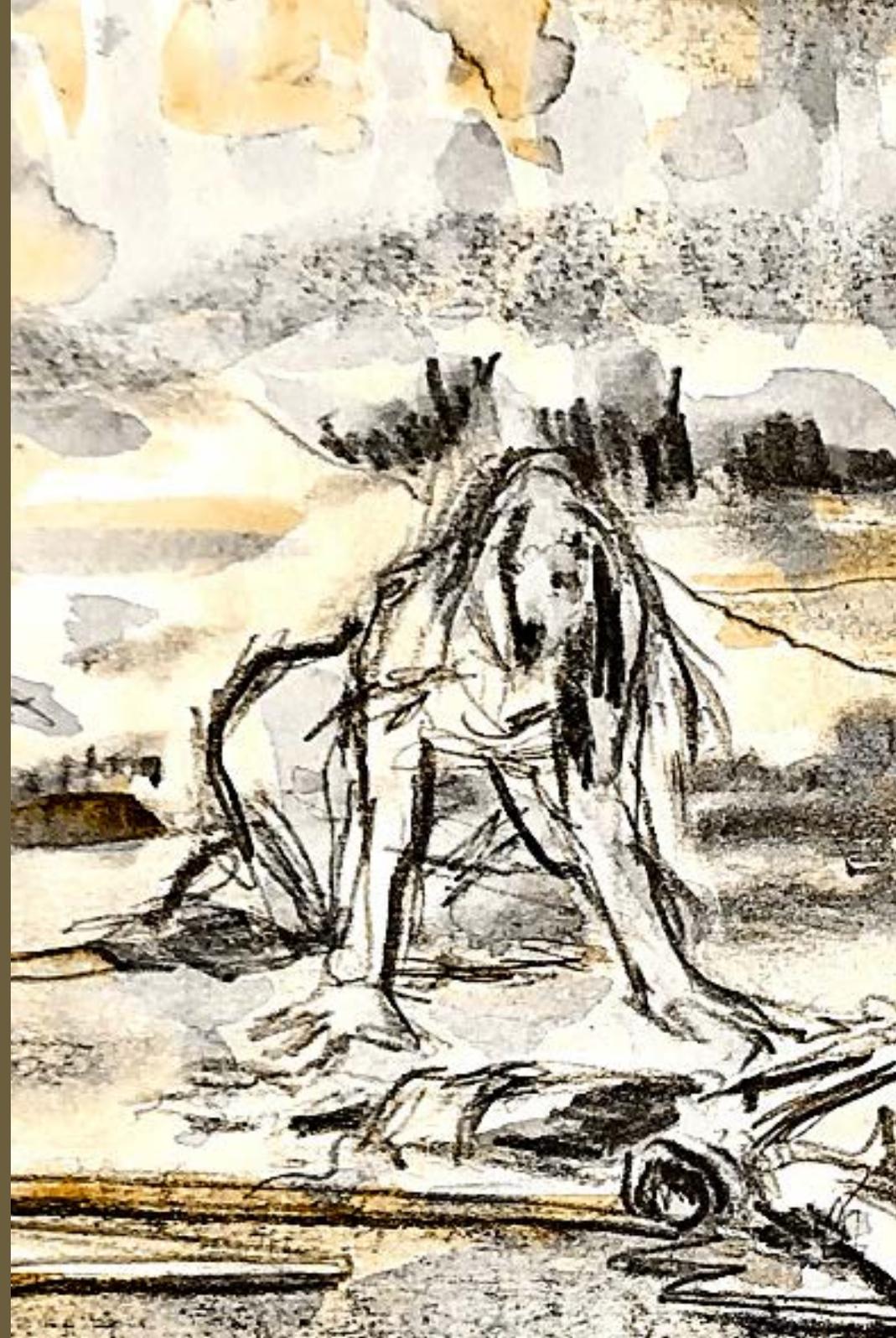
Le radeau est alors lancé avec violence pour qu'il puisse atteindre la rive opposée à celle où Philippe est resté, immobile, face à Stéphanie qui, s'éloignant, ne cesse de le fixer des yeux.

En touchant terre, la secousse ébranle si fort le radeau, que le Comte roule dans la rivière.

Quand il y tombe, un glaçon lui coupe la tête, et la lance au loin, comme un boulet.

STÉPHANIE : Adieu !

Philippe de Sucey tombe glacé d'horreur.







1830

10- INT. JOUR – MAISON MARQUIS D'ALBON

PHILIPPE au Marquis d'Albon : Ah ! c'est donc bien elle !  
Je ne souffre plus. Je vais la voir, lui parler, la guérir.

Elle est libre.

Le bonheur nous sourira ou il n'y aurait pas de providence. Crois-tu que cette femme puisse m'entendre et ne pas recouvrer la raison ?

LE MARQUIS D'ALBON : Elle t'a déjà vu sans te reconnaître !

Philippe de Sucey arpente la maison du Marquis d'Albon, fouille dans des placards. Retrouve son vêtement de Colonel des armées. S'habille lentement, réajuste chacun des détails de son costume.

Il a le visage d'un illuminé.

10- EXT. JOUR COUVENT DES BONHOMMES  
APPRIVOISER

Au milieu des arbres, sur le banc où la créature était venue se faire peigner les cheveux aux pieds de Geneviève, l'oncle de Stéphanie donne des sucres à Philippe et lui en met dans les poches.

Il lui parle en aparté. Ses paroles ne nous parviennent pas.

L'oncle se retire. Philippe est seul. Il attend. Regarde la cime des arbres, puis fixe le noyer où pour la première fois il a vu réapparaître le spectre de son amour.

Très vite elle apparaît.

Elle reste à distance. Et comme la toute première fois : elle est en haillons, les cheveux longs et défaits, encore cachée entre les branches, encore indistincte, une forme féminine mais aux courbes alertes de l'animal.

Comme un fantôme, une créature diaphane, Stéphanie





saute sur une branche de pommier, mange des fruits, se laisse tomber à terre comme une bête, roule sur le gazon, s'allonge immobile puis marche à quatre pattes à la manière d'un chien.

Pousse un cri douloureux. Et simultanément un cri joyeux, sans aucune expression du visage. Se dresse sur ses pieds. Tant de désespoir sur le visage de Philippe.

Mais il sait qu'il doit l'apprivoiser. Il lui tend un morceau de sucre. Tout d'abord elle ne le voit pas.

Il reste la main tendue, patient. Longtemps.

Tout à coup, elle se jette alors sur lui, sans même le regarder, et sauvagement, lui arrache le sucre de la main.

Devant une scène aussi douloureuse, Philippe retombe dans une torpeur.

L'ONCLE : Philippe ! Restez un peu avec moi aux Bonhommes. Le temps que Stéphanie vous apprivoise et peut-être vous reconnaisse.

Tant de temps a passé. Il faut donc tant de temps encore...









Philippe hoche OUI de la tête. Ils rentrent au couvent des Bonhommes tous les deux.

L'oncle de Stéphanie lui donne de l'opium. Il est brisé.

Il passe huit jours dans le désespoir, à nouveau couché.

Puis il retrouve des forces et va chaque jour lui apporter des morceaux de sucre.

La scène se rejoue, avec quelques variations jour après jour.

Petit à petit, Stéphanie, apprivoisée, vient tous les jours manger dans sa main, s'asseoir sans la moindre émotion, sans trouble, sur ses genoux comme une bête docile et reconnaissante.

Elle l'entoure, vide ses poches, non comme une femme, mais avec les mouvements d'un singe. Elle joue avec lui. Avec ses gants. Le prend dans ses bras. Met son chapeau. Reçoit sans plaisir des baisers ardents. Lui pleure devant elle.

Parfois elle le regarde, il croit qu'elle l'a reconnu.





PHILIPPE : Stéphanie ! Stéphanie ! Tu m'entends ! Tu me vois !

Mais même apprivoisée, elle reste entièrement étrangère à lui. Alors il pleure de désespoir.

Un jour, tout près de lui, elle s'élanche sur un jeune merle qui sautille, le prend en poussant un cri de satisfaction, l'étouffe, le regarde mort et le laisse au pied d'un arbre sans y penser.

Le lendemain, pour voir, il siffle Stéphanie, elle accourt comme un chien fidèle.

Il retombe alors dans le désespoir.

Les scènes se reproduisent, encore et encore, à l'infini.

Un jour Philippe tient un pistolet contre sa tempe. L'oncle de Stéphanie arrive près de lui.

L'ONCLE : Vous ne savez donc pas que cette nuit elle a crié Philippe ?

## 11- EXT JOUR PROPRIÉTÉ DE PHILIPPE DE SUCY – L'ADIEU.

Philippe est au milieu des terres de sa propriété qu'il fait dévaster. Il porte sa tenue de Colonel des Armées.

Donne des ordres. Va d'un homme à un autre, désigne, montre des plans qu'il tient dans ses mains. Il est entouré d'une centaine de paysans. Des bœufs charrient la terre. Il fait creuser son jardin.

Une immense fosse qui le traverse. Le voilà qu'il dessine au sol une longue courbe qui va d'un bout à l'autre. C'est là qu'il coulera une rivière.

Le chantier est colossal. Les jours passent. Peu à peu la rivière est là, les attelages renversés, les corps des faux soldats morts, et ceux des chevaux, et de leurs carcasses moulés par un sculpteur.

Alors il fait venir des uniformes, des costumes délabrés, et plus encore de paysans.

Il trouve un sozie du Comte de Vandières et le fait répéter.









On voit la scène du radeau, la scène de la décapitation répétée encore et encore. Le sculpteur, chaque jour devant son modèle, sculpte la tête coupée du Comte.

Et Philippe fait encore construire des cabanes, bivouacs, batteries qu'il incendie.

Et reconstruire le radeau, très précisément, le même.

On sent le décor, on voit les façades et le paysage derrière.

Une fois que le paysage est celui qu'il reconnaît, une fois que la Bataille de la Bérézina est reconstituée à l'identique, là, il attend l'hiver. Veut être sûr que la neige recouvre les corps et glace la rivière.

Puis une nuit, enfin, la nuit où l'hiver est le plus rigoureux, où le vent souffle, lui, le Colonel Philippe de Sucey, va au Couvent des Bonhommes chercher la Comtesse Stéphanie de Vandières, dans la même voiture que celle qu'ils avaient pris lors de la bataille pour rejoindre la rivière.

L'oncle complice injecte de l'opium à Stéphanie dans son sommeil, pour que Philippe puisse la transporter endormie.

Toute encore endormie, Philippe la place alors dans le paysage comme une poupée de cire.

La Bataille de la Bérézina, celle de 1812, là en 1830, se reproduit.

Stéphanie dans un demi sommeil voit ce paysage de guerre. Elle est emmitouflée dans une montagne de vêtements lourds de boue, de sang et de neige.

Il y a des feux, des centaines de soldats, des chevaux et des carcasses, tous ces morts enfouis sous la neige.

Elle voit les flammes de tous ces brasiers, et entend le roulement des tambours, les tirs des canons, la clameur des paysans-figurants.

Elle re-voit les hordes de soldats russes arriver à cheval, d'autres en courant, brandissant leurs pistolets, vers la rivière.

Alors tous se jettent sur le radeau comme des sauvages pour sauver leurs vies.

C'est une sorte de Radeau de la Méduse où des dizaines de corps convulsés de fatigue, de peur, de faim et de froid, sont





amoncelés.

Philippe installe la Comtesse puis le Comte sur le radeau en poussant les soldats.

Le Comte de Vandières ne trouve de place que sur le bord du radeau.

STÉPHANIE : Mourir avec toi !

Stéphanie tient la main de son amant, se jette sur lui et l'embrasse dans une horrible étreinte.

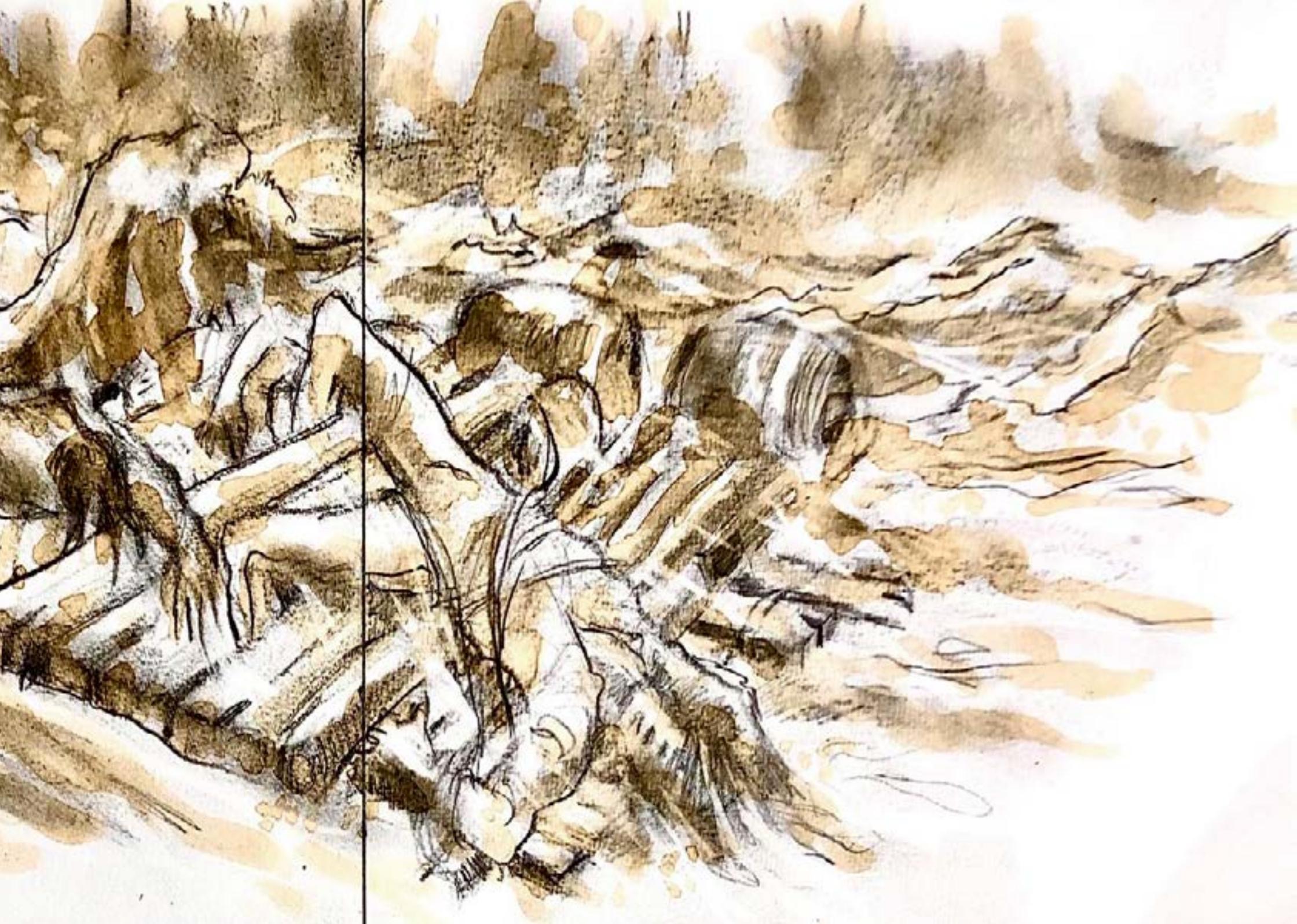
STÉPHANIE : Adieu !

Le radeau est alors lancé avec violence pour qu'il puisse atteindre la rive opposée à celle où Philippe est resté, immobile, face à Stéphanie qui, s'éloignant, ne cesse de le fixer des yeux.

En touchant terre, la secousse ébranle si fort le radeau, que le Comte roule dans la rivière.

Quand il y tombe, un glaçon lui coupe la tête, et la lance au loin, comme un boulet.









STÉPHANIE : Adieu ! Mille paysans poussent une dernière clameur.

PHILIPPE : Stéphanie !

STÉPHANIE : Oh Philippe, Adieu Philippe, je t'aime, Adieu ! Stéphanie, là, le reconnaît, et l'adieu prononcé, meurt dans ses bras.

Leurs visages en gros plan puis peu à peu on recule et découvre le paysage qui est un véritable décor avec des cordages, des grues, des canons à neige, une sorte d'équipe de cinéma qui actionnent tous les éléments, le radeau.

Un technicien fait bouger les lumières...

Philippe enlève son costume de Général des armées.

Dessous il porte des vêtements contemporains comme le reste de son équipe de décorateurs, sculpteurs, électriciens, machinistes.

Il transporte alors Stéphanie dans ses bras dans ce paysage factice de pure désolation.





Il va sortir de la fausse neige et marche dans les herbes avec Stéphanie dans ses bras.

De loin on découvre le décor tout entier et le vrai paysage.

La lumière se fait de plus en plus forte sur leurs silhouettes et Philippe avance vers une sorte de lueur au loin.

C'est une scène très lente, les deux corps deviennent des points.

# FACE B

## 12- INT GROTTTE (SÉQUENCE MUSICALE)

A l'intérieur d'une grotte préhistorique qui semble immense, on découvre les parois dessinées ou figurent des animaux.

Le son des tambours n'est plus militaire mais une sorte de rythme hypnotique réverbéré comme si quelqu'un jouait de la paume de sa main sur les pierres.

Une grande résonance de la percussion fait apparaître Stéphanie qui avance comme une somnambule, redevenue tout à fait elle-même évoluant dans le monde des ombres telle Eurydice.

Philippe/Orphée la suit de près, mais pas de trop près pour ne pas l'éveiller.

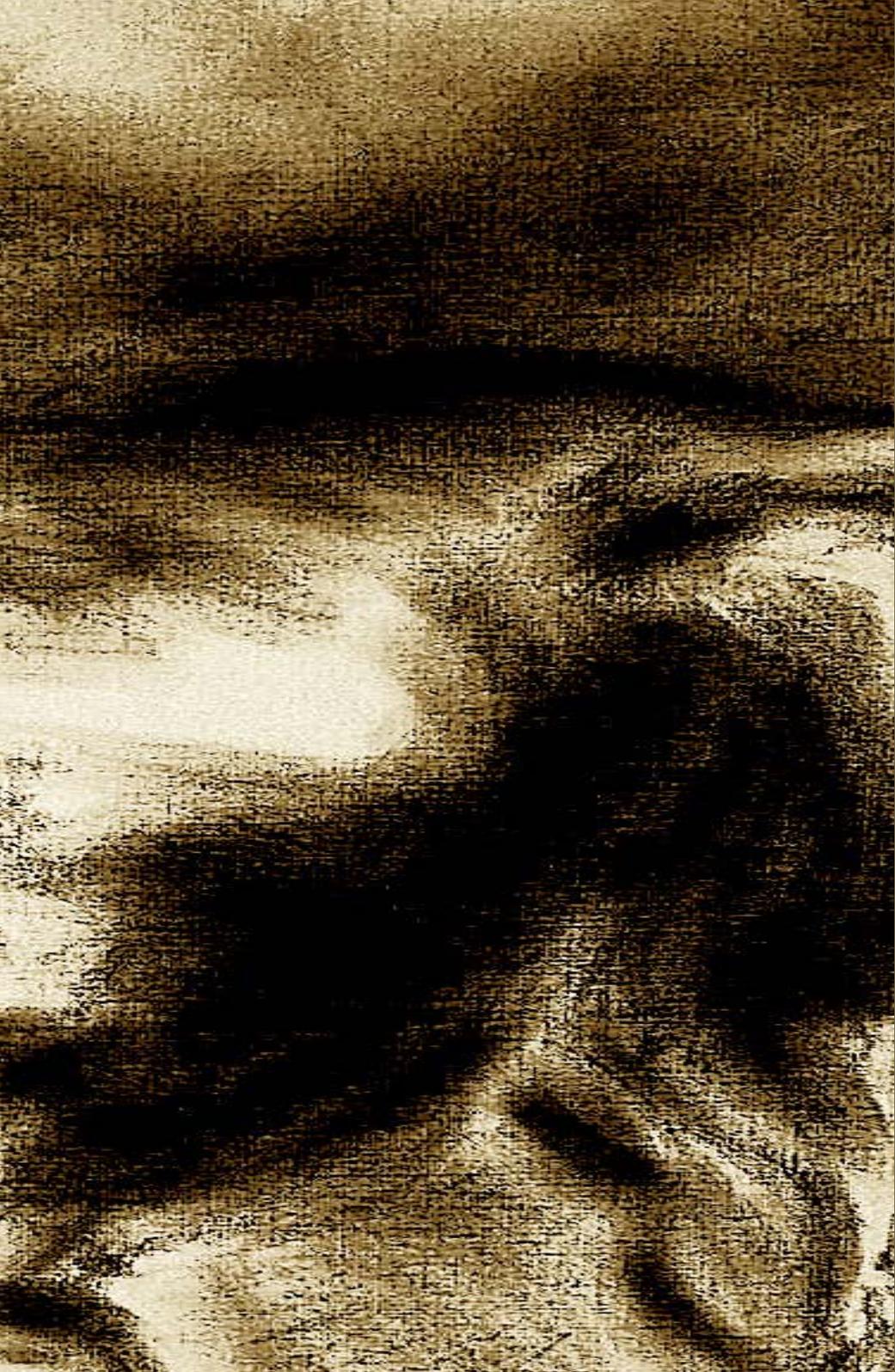
Il la guide avec une lumière qu'il projette devant elle. On entend peu à peu des sons d'animaux.

Derrière Philippe, à quelques mètres, une vingtaine de chevaux avancent au pas, majestueux. Sans selle. Comme rendus à leur liberté.









Le rythme hypnotique est de plus en plus fort. La distance entre Philippe et Stéphanie s'amenuise. Il la touche presque, il est à hauteur de son épaule.

Là au loin tout au fond de la grotte une ouverture vers le jour apparait, encore loin, et Philippe éteint sa lampe. Il pose sa main sur l'épaule de Stéphanie, toujours derrière elle et semble la conduire vers la lumière.

Tout le long de leur traversée on voit défiler les parois de la grotte avec les animaux préhistoriques.

Souvent on découvre ces peintures rupestres à travers la robe des chevaux qui avancent au pas. Philippe entonne un chant sur le rythme des percussions hypnotiques.

Stéphanie peu à peu reprend ce chant sans paroles avec lui, les yeux grands ouverts fixant l'horizon de lumière qui les irradie tous deux.

Ils arrivent à la sortie de la grotte, vers un soleil qui nous aveugle et les fait disparaître.

**GÉNÉRIQUE DE FIN**

# NAISSANCE D'UN FILM

J'ai découvert Adieu, l'étude philosophique de Balzac en 1990, alors que je consacrais ma vie au théâtre. La révélation d'une mise en scène aussi puissante qu'inédite a changé alors mon rapport au langage et à la représentation. Je n'avais jamais imaginé qu'un seul mot, s'il n'était pas réalisé au moment où il se prononçait, pouvait provoquer une telle fixation.

Parce que l'Adieu prononcé pendant la bataille de la Bérézina en 1812 laissait vivants ses acteurs, les deux amants, au cœur d'un drame historique et à l'instant d'une scène traumatique, il allait falloir lui inventer une reconstitution, que cet « Adieu » il se prononce encore une fois l'un devant l'autre et se réalise par la mort de son actrice.

Fascinée par le dispositif inventé par Balzac pour son « étude » je suis tombée sur le texte du Dr Itard Mémoire sur les premiers développements de Victor de l'Aveyron paru en 1801. Victor de l'Aveyron a été plus connu sous le nom « d'Enfant sauvage » et a inspiré le film de François Truffaut.

En même temps que se déroulent les batailles Napoléoniennes qui donnent lieu à des scènes de carnage, de cannibalisme et de désolation, laissant des soldats sans voix, hébétés pendant des années, on rencontre en France Victor de l'Aveyron qui ne s'exprimait qu'avec une expression « Oh ! Dieu ! » ou Mademoiselle Leblanc trouvée en 1731, et en Bavière, Kaspar Hauser, ces créatures sans langues ni coutumes, que des médecins précurseurs de ceux qu'on nomme aujourd'hui les « traumatologues », tentent par des expériences inédites, de ramener à la civilisation.

Il est possible que Balzac se soit directement inspiré de l'histoire véritable de Mlle Leblanc qui montrait un arbre quand on lui demandait où elle était née, qui grimpait tout en haut des pommiers et restait blottie là-haut comme un fantôme, des journées entières, en poussant des « cris de gorge ».

ADIEU, dans sa structure, est l'adaptation d'une histoire romanesque au cinéma. Comment reconstituer l'excessive théâtralité du dispositif inventé par Philippe de Sucey pour ramener son amour à la raison ? Comment reconstituer une vraie bataille avec sa terre, sa neige, ses chevaux, son feu, sa rivière, comment faire percevoir à l'héroïne autrement qu'avec les moyens du cinéma, la vraie bataille de la Bérézina puis la fausse bataille reconstituée ?

Le cinéma peut à la fois faire comme si c'était vrai dans un premier cas, avec un décor naturel, et faire comme si c'était faux, dans le cas de la reconstitution avec un décor artificiel. Le film dans son écriture comme dans sa réalisation, accentuera le contraste entre les deux mêmes épisodes.

ADIEU, le film, est le projet d'une fiction historique et contemporaine à la fois.

Il suit la chronologie de la nouvelle Balzacienne qui est déjà elle-même cinématographique. L'action commence dans un présent qui se situe en 1830 lorsque les deux chasseurs se perdent dans la forêt et découvrent la créature qui ne parle qu'avec un seul mot. Elle évoque les enfants sauvages. Puis replonge grâce à un flashback au plein cœur de la Bataille de la Bérézina en Sibérie (l'actuelle Biélorussie) en novembre 1812, pour représenter les « désastres » de la guerre. Elle revient ensuite au présent de l'histoire en 1830 pour mettre en scène la fausse bataille à l'identique de la véritable.

Si les rares mots prononcés modernisent le texte de Balzac, les quelques dialogues existants dans le texte original sont conservés parce qu'ils ne sont que des séries d'exclamations. Les personnages ne se parlent presque pas. Le récit parle pour eux et déroule l'histoire par visions entre paradis perdu (enfants sauvages) et enfer (amants séparés dans l'effroi d'une guerre). Ils ne font tous que s'exclamer, en plus de Stéphanie qui ne répète que le seul mot ADIEU.

Pour cela le film sera fait de peu de mots et de beaucoup d'actions et de visions.

Il travaillera la mémoire du spectateur, celle qui le fera aller et venir entre les deux batailles de l'histoire, qui réveillera sa propre mémoire des enfants sauvages de cinéma, mais aussi réveillera la violence des images d'attentats et de guerres qui obsèdent notre temps, celles qui au jour le jour nous privent de mots, tétanisent nos langues et nos réactions.

Car il s'agit aussi, en adaptant le texte de Balzac, de l'adapter à notre temps, de parler de la barbarie du présent, de ce que les images de notre actualité bouleversent en nous et la manière dont nous y faisons face, médusés. La réalisation du film, je la prévois sur n'importe quelle terre ou l'on peut reconstituer le paysage désolé de la Bérézina, en présence de ce qu'on appelle les « Grognards » : une vingtaine de percussionnistes qui rejouent à l'identique les différents morceaux qui ouvrent, conduisent et ferment les batailles Napoléoniennes, réveillent, couchent et enterrent ses soldats. Ils ont leurs instruments et leurs costumes et se produisent lors des commémorations ou reconstitutions.

Il existe aussi en France une conséquente équipe de ce qu'on appelle « Reconstitueurs ». Leurs vies entières, ils reconstituent des batailles pour toutes sortes d'évènements commémoratifs. Parce que Philippe de Sucey est l'un d'entre eux, un « reconstitueur », je m'intéresse aussi et en plus de leurs qualités, de la quantité d'hommes, de costumes d'époque, de chevaux, d'artillerie qu'ils réunissent, à leur psyché. Qui sont aujourd'hui, ces hommes qui consacrent leurs vies à reconstituer ces « Désastres » ? Pourquoi le font-ils ? Qu'est-ce qui les poussent à tirer des coups de canon dans des paysages déserts et sans ennemis, en 2024 ?

C'est à tout cela qu'Adieu s'intéresse et se consacrera. Aux ravages laissés par la guerre et à ceux qui y jouent. A la représentation et à la reconstitution du drame humain.

Mais aussi à l'Amour fou qui, au cœur des ruines et au fin fond des carcasses, est capable d'inventer un « Adieu » et des alternatives à la folie du monde.



# CONTACTS

## UTOPIE FILMS

219 Rue Lafayette - 75010 Paris



Mathieu Bompoint  
mbompoint@utopiefilms.fr  
Tel : +33 1 43 37 55 39  
+33 6 80 57 85 11

Manuela Morgaine  
morgenstern@mailmagic.fr  
Tel : 06 03 58 42 16

Envers Compagnie  
[www.enverscompagnie.com](http://www.enverscompagnie.com)

